

de souffrir en expiation de leurs infidélités. A qui en demanderait la preuve, on en montrerait mille dans l'histoire des saints les plus illustres. Certes, ils sont pressés de voir Dieu. Leur grande peine est d'être éloignés de sa présence ; mais ce désir est subordonné lui-même à la passion de laver de leurs larmes et, s'ils le pouvaient, de leur sang les moindres injures faites à la divine bonté.

de date plus récente, notamment par Suarez, et j'avoue qu'elles m'ont paru du plus grand poids.

Un fait, raconté par saint Grégoire le Grand, irait à confirmer cette opinion, s'il était plus certainement prouvé. Le saint rapporte donc d'un diacre appelé Paschase, homme d'une grande réputation de sainteté, qu'il guérit un démoniaque par le simple attouchement de la dalmatique étendue sur son cercueil. Or, il se montra plus tard à Germain, l'évêque de Capoue, comme étant encore exclu du ciel et dans un très pénible état d'expiation (S. Gregor. M., *Dialog. IV, c. 4.*)

Saint Thomas a vu l'argument qu'on pouvait tirer de ce fait pour établir le droit d'invoquer utilement les âmes du purgatoire, puisque la prière tacite de l'énergumène et de ceux qui imploraient pour lui le diacre Paschase, avait été exaucée. Sans mettre le miracle en doute, il se contenta de répondre que « ce qu'il faut principalement considérer dans les miracles est la foi et la dévotion de celui qui prie. Voilà pourquoi le Seigneur dit à la femme affligée d'un flux de sang : Votre foi vous a sauvée (Matth., ix, 22). Puis donc qu'on était convaincu que le diacre susdit était dans la gloire, si grande avait paru l'excellence de ses mérites, on le pria comme tel ; et cette prière fut exaucée, grâce à la foi de ceux qui la faisaient ; non pas que Paschase eût prié lui-même pour l'énergumène, au purgatoire, mais afin que sa vie reçût de Dieu le témoignage qu'elle méritait », (*in Sent., L. iv, D. 15, q. 4, a. 4 sol. 1, ad 3*). Ne paraîtrait-il pas plus simple de dire, le fait une fois admis, que les saints du purgatoire, encore qu'ils ne puissent rien obtenir pour eux-mêmes, obtiennent pour nous les grâces demandées par leur intercession ?

CHAPITRE III

Ce qu'est la dévotion à la Sainte Vierge pour les Saints dans la gloire. — Comment elle leur procure un surcroît de béatitude accidentelle : plus de joie, plus de lumières, plus de pouvoir sur le cœur de Dieu, principalement s'ils furent plus zélés, au temps de leur pèlerinage, pour le culte de Marie.

I. — Abordons la troisième question sur les avantages que procure aux serviteurs de Marie la dévotion qu'ils ont pour cette divine mère. Elle concerne les bienheureux habitants du ciel. Eux aussi reçoivent-ils, dans leur état présent de gloire, quelque bienfait dont leur amour pour Marie soit la source ? Je n'ai pas à rappeler comment leur béatitude, même substantielle, est une grâce qu'ils lui doivent, après Jésus, son Fils. C'est ce que disent assez les titres de cause de notre allégresse, de porte du ciel, d'échelle du paradis, de mère de notre salut que lui donne universellement le peuple chrétien. L'Église ne nous permet pas d'oublier une vérité si glorieuse pour sa reine, puisqu'elle nous apprend à lui dire la touchante invocation du *Salve Regina* : « Tournez vers nous vos regards miséricordieux, et montrez-nous, après cet exil, Jésus le fruit béni de vos entrailles ». Non, personne n'entre dans la bienheureuse patrie que soutenu, protégé, introduit par elle. L'affirmer ce n'est pas faire injure à Jésus-Christ, puisque lui-même a voulu cet ordre, et qu'il procède de ses mérites.

Mais, encore une fois, là n'est pas la question présente. Il s'agit de savoir si les serviteurs et les enfants de la Vierge, une fois entrés dans la gloire, doivent la remercier de ses soins maternels et lui garder une éternelle reconnaissance, sans toutefois pouvoir désormais attendre aucun bien de son actuelle influence. Assurément, si puissante qu'elle soit auprès de Dieu, son intercession ne saurait plus les élever, même d'un degré, dans la béatitude substantielle; car elle ne va pas jusqu'à faire de l'état du terme un état semblable à celui de la *voie*. Au ciel, plus de mérites et, par conséquent, plus de changements dans la mesure de gloire et de bonheur attribués par la divine sagesse à chacun des élus.

Mais, si la béatitude essentielle est indépendante de Marie, on ne peut en dire autant de ses *accessoi-res*; et c'est là que la présence et l'influence de la sainte Vierge se révèlent pour l'utilité, la consolation et la joie de ses dévoués serviteurs. Comment, en effet, cette union de la mère avec ses enfants, dans la possession de l'éternelle beauté, serait-elle indifférente pour ceux-ci, quand elle est si pleine de jouissances pour la mère?

Croyez-vous que ce ne soit rien pour le cœur de Marie que de contempler cette multitude de fils, venant les uns après les autres prendre place auprès d'elle au céleste banquet? Ils arrivent de la vallée des larmes, échappés, grâce à sa protection vigilante, aux mille dangers parmi lesquels tant d'autres ont péri; et leur totale délivrance ne ferait pas battre plus suavement son cœur maternel? Souvenez-vous de ce que ressentit la mère de douleurs, quand parut devant elle son Jésus, victorieux de la mort et du tombeau; et

vous aurez quelque idée de ce qu'elle doit éprouver chaque fois qu'une nouvelle âme, passant du purgatoire aux délices du paradis, vient saluer en elle sa libératrice et sa mère. Analogie d'autant plus frappante que Marie voit en chacun des élus son Fils glorifié: car il n'en est aucun qui ne soit un membre vivant du Christ, appartenant à la plénitude du Christ.

Or, si telle est la joie de Marie dans cette bienheureuse rencontre, quelle ne doit pas être celle des serviteurs et des enfants? Au lieu de considérations toujours plus ou moins froides, voici quelques faits bien capables de nous faire sentir combien grande est leur allégresse à la vue de cette Reine du ciel. J'ai dit plus haut comment le désir de la contempler face à face consumait un saint Stanislas Kotska, au point de lui rendre intolérable une vie passée loin de sa présence. Imaginez maintenant, s'il est possible, avec quels élans de cœur il alla, ses désirs exaucés, se prosterner amoureusement devant elle et s'enivrer de ses splendissantes beautés.

Maintes fois, les saints Pères ont déployé toutes les ressources de leur éloquence pour peindre le triomphe de Marie dans sa bienheureuse Assomption. Or, ce qui les charme par-dessus tout, ce qu'ils décrivent avec plus d'amour, ce sont les chants d'allégresse poussés par les habitants du ciel, à l'arrivée de leur Souveraine: tant il est vrai que la présence de Marie porte la joie dans tous les cœurs. « Oh! que ce jour fut donc glorieux, s'écrie le pieux Eadmer; que ce fut pour tous les siècles une heureuse et admirable fête! Ce n'était pas vous seulement, ô notre Dame, qu'il exaltait d'une manière ineffable; le ciel lui-même où

vous pénétriez, et tout ce qu'il renferme, recevait de votre présence un indicible éclat ; car vous le remplissiez jusque dans ses dernières profondeurs de la splendeur presque infinie de vos vertus, de vos grâces et de vos miséricordes. Ceux-là même qui, dès les premiers jours de la création, avaient mérité d'en être les heureux citoyens, ceux-là, dis-je, tressaillirent d'une joie nouvelle ; et ce fut pour eux un accroissement de bonheur que de contempler celle qui, par le fruit béni de sa virginité, réparait l'intégrité de leurs phalanges... » (1).

Prétendre que cette gloire de la Vierge est en quelque sorte une quantité négligeable pour le bonheur des élus serait, du même coup et pour les mêmes causes, refuser toute influence béatifiante à la sainte humanité du Sauveur. Ce n'est pas là ce que pensait l'auteur du livre si connu dont je citais tout à l'heure un fragment. Puisque la terre elle-même, cette misérable terre, a été si prodigieusement glorifiée par la présence du Christ et de sa mère, « considérez, je vous prie, quelle gloire, quel bonheur, quelle jubilation ce sera pour tous ceux qui seront admis à l'éternelle béatitude, de contempler Dieu, Notre Seigneur, devenu leur semblable dans la substance de sa chair ; de le voir gouverner en souverain maître le ciel, la terre et les enfers ; de le sentir qui les entoure d'une affection plus que fraternelle, et leur accorde sans retard, sans contradiction, sans parcimonie, tout ce qu'ils peuvent souhaiter. Considérez aussi quel sera le transport de leur joie, quelle leur propre élévation, quand ils verront de leurs yeux cette Reine de qui leur

(1) Eadmer, de *Excellentia B. V. M.*, c. 8. P. L. CLIX, 572, sq.

sont venus tous les biens, triomphalement assise aux côtés du Fils qu'elle a enfanté de ses entrailles, et communiant, en vertu de son droit maternel, à la domination du même Fils sur la terre et sur les cieux » (1). Pouvoir se dire, en toute vérité, cette Reine si universelle, si puissante, si glorieuse, elle est de ma race ; plus encore, elle est ma mère, une mère de qui j'ai tout reçu, qui me connaît, qui me regarde avec amour, qui me porte continuellement dans son cœur, et la contempler face à face, n'est-ce pas une consolation sans égale ; et, dans l'attente même de la vision de Dieu, n'y aurait-il pas là de quoi procurer un avant-goût du paradis ?

Et cette joie ne s'éteindra pas. Ce saisissement de l'âme, éprouvé par les serviteurs de la Vierge au premier moment de leur entrée dans le ciel, ne sera pas une allégresse passagère ; car ni la beauté de Marie, ni son amour ne sont de ces choses qu'on puisse se lasser de goûter. S'il se fait quelque changement dans l'état des bienheureux, ce sera pour leur apporter un nouveau surcroît de jouissance. Aujourd'hui, leur jouissance est purement spirituelle ; vienne l'heure de la résurrection, la présence de Marie sera désormais une fête pour tous leurs sens : fête des yeux qui ne pourront se rassasier de la contemplation de sa beauté divine ; fête des oreilles, qui l'entendront chanter plus suavement que toutes les vierges les cantiques du ciel, à la suite et sur les pas de l'Agneau ; fête du toucher, car une telle mère, après avoir tant de fois collé ses lèvres sur les lèvres de Jésus, ne peut refuser d'ouvrir ses bras aux autres fils de sa dilection ; fête

(1) Id., *Ibid.*, c. 9, 575.

même de l'odorat, car c'est d'elle qu'il est écrit : « La myrrhe, l'aloès et la casse s'exhalent en parfums de ses vêtements » (1); fête enfin du cœur de chair qui palpitera plus doucement à la vue de cette mère à jamais bénie.

La Vierge elle-même, conversant familièrement avec Brigitte, sa bien aimée servante, lui révéla le bonheur qu'elle apporte à ses enfants : « Je suis, lui disait-elle, la mère de ceux qui nagent dans les délices du paradis. Lors même que les petits enfants ne manquent de rien, il leur suffit de regarder le doux visage de leur mère pour sentir croître leur joie. C'est ainsi qu'il plaît au Seigneur de faire goûter aux habitants de la cour céleste un contentement singulier et des transports d'allégresse à contempler la beauté de mes vertus et ma splendeur virginale, quoique d'une manière incompréhensible sa puissance les ait déjà mis en possession de tout bien » (2). Il faudrait entendre encore le saint évêque Amédée de Lausanne « montrer cette multitude innombrable de tout âge, de tout sexe, de tout ordre et de toute dignité, sauvée par les mérites et par les prières de Marie, acclamant sa bienfaitrice et, dans une sainte jubilation, la proclamant bienheureuse ». Au moins ferons-nous après lui le souhait « d'appartenir un jour à cette toute heureuse assemblée de vos fils, ô clémente, ô pieuse, ô douce Marie » (3).

Cette manifestation, que Marie fera d'elle-même à ses enfants glorifiés, n'est, il est vrai, que l'accessoire de leur béatitude éternelle. Mais pourtant de quelles

(1) *Psalm.*, XLIV, 8; col. *Cant.*, IV, 14.

(2) *Revelat. S. Brigittae*, I, IV, c. 138. t. I, p. 538.

(3) S. Amed. Lausan., *hom. 8 de Mariae V. plenitudine*.... P. L. CLXXXVIII, 1346.

délices elle les comblera! Encore ici faisons appel à quelques faits qui nous aident à nous former une idée de ce bonheur futur. L'histoire des Saints parle, à maintes reprises, d'apparitions de la Vierge, et notamment des visions par lesquelles Marie consola tant de fois ses serviteurs, à l'heure de leur dernier passage. Voyez-vous ces hommes épuisés par de longues souffrances, pâles, défaillants, n'ayant plus qu'un souffle de vie? Tout à coup le mourant semble revivre; le regard s'illumine, le corps se dresse, les bras se tendent; une indicible expression de joie rayonne sur son visage. On dirait à le voir qu'il n'est plus de la terre, tant il paraît je ne sais quoi de céleste et de divin dans toute sa personne. D'où vient cette transformation subite? De la présence de Marie qu'il entrevoit au travers des ombres de la mort. Si une vue très imparfaite de cette divine mère suffit à produire de tels effets dans l'âme et sur le corps d'un moribond, jugez de ce qu'elle produira, quand elle apparaîtra dans tout l'éclat de sa beauté de Mère et de Vierge, et dans la pleine manifestation de son incomparable bonté (1).

(1) On connaît la charmante légende racontée par Jean Hérold, dans son *Magasin des miracles de la B. Vierge*. C'est l'exemple consigné sous le numéro 79. Un clerc, très dévot à la bienheureuse Marie, la suppliait fréquemment de lui manifester sa beauté, elle dont il est écrit au livre des Cantiques : Vous êtes toute belle, ô mon amie, et il n'y a pas de tache en vous. La Mère de miséricorde, touchée de son pieux désir, lui manda par un de ses anges que sa prière était exaucée. Il la verra; mais il devait savoir que des yeux qui l'ont une fois contemplée, ne pouvaient plus rien voir de terrestre. Le clerc répondit qu'il lui importait peu d'être aveugle, pourvu qu'il lui fût permis de voir la Reine du ciel. Cependant, après le départ de l'ange, il se prit à penser anxieusement que, s'il perdait totalement la vue, il lui faudrait mendier pour vivre. Il se résolut donc à ne regarder l'apparition que d'un œil. Mais tel fut le ravissement causé dans son âme par l'ineffable beauté de la Reine du ciel, qu'il s'apprêta à ouvrir l'autre œil, quand la vision disparut. Grande fut sa tristesse. Malheureux, se disait-il, en pleurant, que n'étais-je tout yeux pour la voir plus pleinement. Et il se remit à prier notre Dame de se montrer encore à lui, protestant qu'il perdrait volon-

On peut donc à bon droit souscrire à cette conclusion que Suarez attribuait à je ne sais quel livre de saint Bonaventure sur les *Louanges de la Vierge, Mère de Dieu* : « C'est le glorieux privilège de la gloire de Marie que notre plus grande gloire et notre plus grande joie viennent, après Dieu, de Marie » (1).

II. — Mais là ne s'arrêtent pas les biens que les élus du ciel reçoivent actuellement de Marie. Certes, elle ne les aide pas, comme elle le fait pour nous, à mériter, à expier, à combattre, à vaincre : toutes choses qui sont incompatibles avec l'état de la gloire. En quoi donc peut-elle les assister ? Avant tout, à prier plus efficacement la divine miséricorde pour leurs clients de la terre et du purgatoire. Je les vois se tourner vers elle, avant de faire monter leurs demandes vers le trône du Médiateur, afin qu'elle les appuie de son autorité maternelle. Et Marie, mêlant sa voix à leurs voix, leur donne une confiance d'être exaucés qu'ils n'auraient pas sans elle ; car, pour les cieux comme pour la terre, elle est, après Jésus, la médiatrice universelle.

Pourquoi n'ajouterions-nous pas aussi qu'elle leur obtient de son Fils certains privilèges de grâce qui ne sont pas renfermés dans leur béatitude substantielle ? Les Anges des hiérarchies plus élevées peuvent, en dehors de la vision béatifique, recevoir immédiatement de Dieu certaines révélations particulières par où leur sont manifestées les libres dispositions

tiers son autre œil pour avoir le bonheur de la contempler à nouveau. Et la très pieuse Vierge Marie, condescendant aux vœux de son serviteur, lui apparut une seconde fois ; mais à l'ineffable consolation qu'elle lui donna par sa vue, cette bonne mère joignit un autre bienfait : elle lui conserva le second œil et lui rendit le premier.

(1) Suarez, *de Mysteriorum vitae Christi*, D. XXI, s. 3, in fine.

de la Providence dans le gouvernement du monde et des hommes ; révélation qu'ils communiquent eux-mêmes, dans une mesure plus ou moins large, aux Anges des ordres inférieurs, et par eux, même aux hommes. N'est-il pas souverainement juste que la Reine du ciel soit, ou par révélation divine ou par le privilège de sa vision, instruite plus pleinement des divins conseils que les hiérarchies angéliques, et, par conséquent, plus apte à communiquer ce qu'il plaît à Dieu d'en manifester à ses créatures ?

Un autre bien des saints du ciel, encore qu'il n'accroisse en rien leur gloire essentielle, est d'être mieux connus sur cette terre d'exil, et d'y recevoir nos vœux et nos prières : car cela même est pour eux une occasion d'exercer là-haut pour nous la fonction la plus douce à des cœurs, tout imprégnés de la divine charité, celle d'avocats des misérables, de protecteurs et de bienfaiteurs. Or, on ne peut douter que Marie ne concoure pour sa grande part à leur procurer cette joie. Les histoires en fourniraient plus d'un exemple à qui voudrait les consulter avec quelque soin. En tout cas, il est sûr que si Dieu, Notre Seigneur, daigne un jour nous admettre à la cour de sa glorieuse mère, nous verrons les Saints, et nous-mêmes après eux, participer, par le moyen de cette divine Reine, à bien d'autres faveurs ; et, d'un même élan, d'un même cœur et d'une même voix, nous redirons avec le ciel entier : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, et l'honneur de notre peuple » (1).

III. — Avant de quitter ce sujet, je dois résoudre

1) Judith., xv, 10.

une objection qui s'est déjà produite à propos du purgatoire. Il s'agissait, dans le présent chapitre, d'exposer les avantages actuels que procurent aux serviteurs de Marie la dévotion qu'ils ont pour elle et les hommages dont ils l'entourent. Or, je n'ai rien dit, semble-t-il, qui ne soit l'apanage commun de tous les prédestinés, quelle qu'ait été d'ailleurs la mesure de leur culte. Une première solution de la difficulté, c'est qu'au ciel il n'y a ni ne peut y avoir que des serviteurs de Marie. N'est-elle pas la mère commune, la reine commune; une mère incomparablement plus aimée, une reine plus honorée de tous que la multitude innombrable de tous les élus? Donc, en ce que j'ai dit des bienfaits de Marie, il n'y a rien qui ne réponde à l'amoureuse dévotion que chacun de ceux qui les reçoivent nourrit pour elle. Mais, il faut l'ajouter aussi, bien que la présence de Marie soit pour tous une cause de grande allégresse; bien qu'elle ait pour chacun des habitants du ciel une tendresse de mère, et que personne ne soit privé des effets de cette tendresse; cependant, il y a je ne sais quoi de particulier pour ceux qui l'ont plus aimée et mieux servie pendant leur vie mortelle.

Ici bas même, sur cette terre d'exil, Marie n'a-t-elle pas des attentions plus maternelles pour les âmes qui lui sont tout spécialement dévouées? Je parlais tout à l'heure des apparitions par lesquelles on l'a vue consoler et fortifier des justes mourants. Pourrait-on citer une seule de ces grâces qui ne fût pas la récompense d'une dévotion particulière envers la Reine du ciel?

C'est, nous l'avons déjà fait remarquer, la doctrine de saint Thomas que, même au ciel, en dehors de

l'amour de charité qui embrassera chacun des élus dans la mesure de leur grâce et de leur gloire, il y aura dans le cœur des prédestinés quelque chose de spécial pour ceux des justes auxquels ils furent unis par des liens plus étroits, aux jours de leur commun pèlerinage (1). Consolante pensée qui sert à mieux entendre ce que les serviteurs de la bienheureuse Vierge sont en droit d'attendre pour le temps où la mort les aura mis en présence de leur mère.

Et, pour revenir aux exemples cités, croyez-vous que la vue de Marie n'apportera pas au cœur de Stanislas une allégresse bien autrement grande qu'à celui de mille autres saints? Quoi! dans cette bienheureuse patrie des âmes, un fils, retrouvant sa mère, éprouverait à se jeter entre ses bras une consolation plus vive sans comparaison qu'à saluer d'autres élus, même plus élevés en gloire; et ce ne serait pas une jouissance particulière pour ceux qui furent ici bas les enfants et les serviteurs dévoués de Marie, de la contempler dans ses beautés et de se réjouir de son triomphe? Et la Vierge elle-même ne leur montrerait pas qu'elle se souvient de ce qu'ils furent pour elle, en leur prodiguant des caresses dont personne au ciel ne sera certainement jaloux? J'ai parlé de ces choses en balbutiant; mais, ou je me trompe fort, ou l'on peut reconnaître en elles un fond de vérité. Ni la grâce ni la gloire ne font taire la nature, encore qu'elles la perfectionnent. Or, étant supposée la dévotion que j'ai dite, c'est à la nature elle-même que j'en appelle pour confirmer de son suffrage les privilèges attribués

(1) S. Thomas, 2-2, q. 26, a. 12. Cf. *la Grâce et la Gloire*, L. IX, h. 7, t. II, p. 213, 214.

aux serviteurs plus empressés et plus constants de la Vierge Marie (1).

Il resterait encore à dire ce que la Mère de Dieu fait au ciel pour cette multitude innombrable d'enfants

(1) Dante, dans *la Divine Comédie*, rend d'une manière admirable le bonheur de contempler Marie dans sa gloire. Saint Bernard montrait au poète les Saints des deux Testaments. Le voici maintenant qui lui fait admirer la Mère de Dieu.

Riguarda omai nella faccia ch'a Cristo
 Più s'assomiglia, ch'è la sua chiarezza
 Sola ti può disporre a veder Cristo.
 Io vidi sopra lei tanta allegrezza
 Piover, portata nelle menti sante
 Create a trasvolare per quella altezza,
 Che quantunque io avea visto davante,
 Di tanta ammirazion non mi sospese,
 Nè mi mostrò di Dio tanto sembante.
 E quell'amor che primo l'è discese,
 Cantando : Ave, Maria, gratia plena,
 Dinanzi a lei le sua ali distese.
 Rispose alla divina cantilena
 Da tutte parti la beata corte,
 Sì ch'ogni vista sen fè più serena.....

Regarde maintenant ce visage le plus semblable à celui du Christ : celui dont la beauté peut seule te préparer à le contempler lui-même.

— Et je vis pleuvoir sur elle une si grande allégresse qu'elle rejaillissait sur les saints esprits, créés pour planer à ces hauteurs.

— Rien de ce que j'avais contemplé jusque-là ne m'avait rempli d'une telle admiration, ni ne m'avait montré si parfaitement la ressemblance de Dieu.

— Et cet amour, qui jadis descendit ici-bas, lui chanta, les ailes étendues devant elle : *Ave, Maria, gratia plena.*

— De toute part, la cour bienheureuse répondit au divin cantique, et tous les fronts brillèrent d'une sérénité nouvelle.

Le poète, devant un spectacle si divin, se tourne vers son guide pour lui dire :

O père saint, qui, pour m'accompagner, avez daigné quitter la douce place à vous marquée par l'éternelle bonté,

— Quel est cet Ange qui regarde avec tant d'allégresse les yeux de notre Reine, tellement embrasé d'amour qu'il paraît tout de feu ?

— Ainsi j'avais de nouveau recours à celui qui se baignait dans la beauté de Marie, comme l'étoile du matin dans le soleil.

— Et il me dit : Toute l'innocence et toute la grâce qui peuvent être dans un ange ou dans une âme, il les possède, et nous le voulons tous ainsi,

— Parce que c'est lui qui porta la palme à Marie, quand le Fils de Dieu daigna prendre sur lui notre fardeau.

(Dante, *Del Paradiso*, L. xxxii).

moissonnés par la mort, avant leur régénération dans le Christ. Hélas ! il faut bien l'avouer, Marie ne les attire ni ne les rejette ; c'est comme si elle ne les connaissait pas. Ils ne sont ni ses serviteurs ni ses enfants, et c'est pour eux une impossibilité de le devenir jamais. Sortis de ce monde sans la grâce et la charité, ils ne sauraient plus acquérir ni celle-ci ni celle-là. Prenez un infidèle, si perdu qu'il soit dans l'erreur et le vice, les sources de la grâce sont ouvertes pour lui ; dans son infidélité même, il est par destination enfant de Marie, comme il est enfant de Dieu. Peut-être un jour deviendra-t-il en réalité l'un et l'autre. Aussi l'Église prie-t-elle pour lui, tandis qu'elle n'a pas de suffrages pour « ces hommes de quelques jours » dont rien ne saurait plus changer l'état. Ce n'est pas à dire que leur sort soit tellement misérable qu'il valût mieux pour eux être du nombre de ceux qui ne recevront jamais l'être. Privés de la vision divine pour laquelle ils avaient été faits, ils ignorent leur malheur, et cette perte, si effroyable qu'elle soit, ne peut leur être un supplice ; mais, encore une fois, la Mère de Dieu n'est pas leur mère, et, par conséquent, elle ne leur peut rien communiquer de sa gloire et de sa joie.